

Transformations de l'ordre sexué et tiraillements identitaires *L'exemple des migrantes cambodgiennes*

L'immigration est le plus souvent pensée par le prisme des hommes parce qu'ils en sont généralement les pionniers. D'une part, l'espace migratoire, avec ses accords et ses règles, a été conçu pour des hommes seuls ; Il a longtemps écarté les femmes. D'autre part, les migrants venus en France pour travailler n'ont admis que tard leur installation prolongée en terre étrangère (A. Sayad, 1999) et, partant, le regroupement de leur famille. Dans cette configuration, lorsque les femmes migrent enfin, elles maîtrisent moins bien que leurs époux respectifs les codes et les mœurs de leur pays d'adoption. Elles demeurent donc en retrait de l'espace public et prolongent ainsi l'ordre sexué quitté. Il arrive même que cet ordre se rigidifie lorsque les hommes cherchent à renforcer leur domination dans l'enceinte familiale pour compenser une dévalorisation professionnelle et sociale (C. Quiminal, 1990) et pour restaurer leur image aux yeux de leurs compatriotes. Ce n'est que sous les effets d'une socialisation primaire en France, des enfants de ces migrants, que la division sexuée des rôles et des représentations se réajuste visiblement.

L'immigration que nous nous proposons d'analyser se distingue du modèle décrit. Il s'agit de l'immigration des Cambodgiens arrivés en France entre 1975 et 1990, au titre de réfugiés politiques (K. Meslin, 2004). Dans leur cas, hommes et femmes fuient un pays dévasté par la guerre civile et le régime des Khmers rouges. L'immigration cambodgienne ne s'institue donc pas par son versant masculin.

Notre propos consiste à revenir sur les mutations des représentations et des rôles sexués dans le cadre de cette immigration précipitée. Nous retraçons, dans un premier temps, les conditions socio-historiques de l'immigration cambodgienne afin d'en saisir les spécificités. Les réaménagements des rapports de genre, qui rapprochent les Cambodgiens du "modèle français" et les préservent des critiques d'archaïsme que d'autres subissent, font l'objet de notre seconde partie. Puis, nous présentons différentes histoires de femmes marquées par un affaiblissement des frontières qui, au Cambodge, séparaient le masculin du féminin. Il ne s'agit pas de montrer des trajectoires linéaires qui donneraient de la migration l'image d'un acte libérateur délivrant les femmes d'une tradition sexuée, évidemment jugée néfaste, et leur garantissant une émancipation via l'adhésion au "modèle français". Les réalités que ces femmes traversent sont beaucoup plus complexes. Elles permettent de comprendre que les aménagements de l'ordre sexué sont à géométries variables – cet ordre peut être réajusté dans le contexte familial et ne pas l'être à l'échelle du groupe communautaire, accepté subjectivement et remis en cause socialement... – et que ces aménagements génèrent de forts tiraillement identitaires.

Une immigration précipitée et asexuée

L'immigration cambodgienne qui nous intéresse ici s'étend du milieu des années 1970 à la fin des années 1980. A cette époque, de vifs troubles politiques bouleversent l'ancienne Indochine et de nombreux réfugiés – hâtivement regroupés sous l'entête "boat people" – fuient leur pays respectif. Au Cambodge, les départs de milliers de réfugiés sont initialement provoqués par le régime des Khmers rouges qui, à partir de 1975, ferme le pays au reste du monde, ruralise les citadins de force et provoque la mort de plus de deux millions de

Ne pas citer sans accord de l'auteur

Cambodgiens en quatre ans. Puis, en 1979, le renversement de ce régime par les Vietnamiens, « *ennemis historiques des Khmers*¹ », provoque une seconde grande vague de départs.

Les Cambodgiens ne partent pas, ils fuient. Les anciennes bases sociales et familiales sont anéanties, les familles sont séparées et chacun porte le deuil d'un ou de plusieurs êtres chers. Aux départs échelonnés, temporaires, collectivement préparés et mûris des migrants de travail, les Cambodgiens opposent donc une fuite individuelle (tout au plus familiale), à caractère définitif et qui n'est porteuse d'aucune mission collective. Ils fuient tout d'abord pour échapper à la mort. Puis, à partir de 1979, l'absence de devenir se substitue à la crainte de mourir et devient le moteur de leur migration. Les Cambodgiens candidats au départ sont indistinctement hommes ou femmes, anciens fonctionnaires ou paysans, instruits ou non. La plupart d'entre eux fuient avec leurs souvenirs et leurs savoirs pour seuls bagages. Au terme d'un voyage difficile et périlleux, les plus chanceux parviennent à atteindre les camps de réfugiés dressés le long des frontières thaïlandaises. Là, beaucoup se mettent en quête d'un nouveau pays d'accueil.

En Occident, les images des Vietnamiens entassés sur des bateaux de fortune et l'annonce de la découverte des charniers cambodgiens suscitent un mouvement de solidarité, à une époque où le communisme a mauvaise presse auprès de nombreux gouvernements pro libéraux. En France, l'élan de solidarité facilite la venue des réfugiés et contribue à la légitimer aux yeux de la population. Cette dernière se mobilise d'ailleurs fortement aux côtés de l'Etat français pour organiser un accueil d'exception. Une prise en charge de chaque réfugié est assurée durant six mois. Leur accès au logement et leur mise au travail sont sensiblement facilités. Leur droit de travail est quasi immédiat. Des cellules ANPE spécifiques aux réfugiés du Sud-est asiatiques sont mises en place ; Elles ont pour mission d'épauler chaque "chef de famille" dans leur accès à l'emploi. Quant aux charges patronales, l'embauche d'un de ces réfugiés les divise par dix.

Travail des femmes et brouillage des rôles sexués

Lorsque les réfugiés arrivent en couple, les hommes endossent *naturellement* le rôle de "chefs de famille" et sont les premiers à bénéficier des aides à l'insertion professionnelle. L'arrivée de la famille sous sa forme traditionnelle induit généralement une répartition des rôles sexués adossée à la tradition². Tandis que les hommes sont chargés de subvenir aux besoins financiers des membres de leur foyer, les femmes demeurent associées à l'entretien du domicile et à l'éducation des enfants³. Ce n'est qu'à l'adolescence de ces derniers, au moment où le rôle de mère se vide d'une part de sa substance et où l'identité sociale des femmes se trouve subséquemment amputée, que certaines migrantes mariées se mettent en quête d'une activité professionnelle. Leur recherche d'emploi s'avère alors difficile. La dégradation continue du marché du travail et la disparition des aides à la professionnalisation mises en place au début des années 1980 concourent à rendre peu employables ces femmes d'origine étrangère, non qualifiées, maîtrisant mal la langue française, âgées de quarante ans ou plus. A l'image des migrantes venues rejoindre leur époux dans le cadre du regroupement familial, elles cumulent des caractéristiques considérées comme autant de handicaps. Elles accèdent à

¹ Expression usitée à diverses reprises par des réfugiés cambodgiens, au cours de notre enquête.

² Dans le cadre de cet article, le terme "tradition" fait référence aux valeurs et comportements valorisés durant les années 1950-70, dans la société cambodgienne qui précède l'arrivée des Khmers rouges et au sein de laquelle les migrants ont été socialisés. Cette tradition est évidemment fortement altérée par le régime des Khmers rouges, puis par la migration. Néanmoins les migrants y demeurent attachés et l'utilisent bien souvent comme référence.

³ L'instruction peut être davantage investie par les pères.

Ne pas citer sans accord de l'auteur

des emplois précaires, d'employées à domicile ou de saisonnières. Le travail s'effectue généralement seul ou entre compatriotes et ne permet pas un réel apprentissage de la langue française. La durée des contrats empêche pour sa part toute projection dans l'avenir. Les apprentissages tardifs permis par ce type de travail/ emploi sont donc réduits. Ils ne bouleversent pas véritablement l'ordre sexué établi.

Le cas des femmes arrivées veuves ou accompagnées, qui de leurs parents âgés, qui de leurs frères et sœurs cadets est bien différent. En l'absence d'homme susceptible de travailler, elles endossent le titre de "chefs de famille", ainsi que les responsabilités afférentes à ce titre. Leur entrée dans la vie active fait suite aux quelques mois de prise en charge assurés par le dispositif d'accueil des réfugiés du Sud-est asiatique. Les plus diplômées d'entre elles décrochent des emplois d'ouvrière à temps plein. Les autres, pour qui la barrière de la langue constitue un handicap, sont davantage orientées vers des postes de femmes de ménage – postes dont personne n'imagine qu'ils puissent susciter de difficultés tant les qualités qu'ils nécessitent paraissent étroitement liées aux savoir-faire féminins. Dans un premier temps, le cumul de l'activité professionnelle et des tâches (ménage, cuisine...) ou obligations (discrétion) traditionnellement "féminines" semble aller de soi.

Au fil des années cependant, deux éléments se combinent et participent au rééquilibrage des rôles sexués dans les espaces familial et communautaire. Le premier s'institue dans le cadre professionnel. Les femmes y sont progressivement initiées aux codes et aux valeurs de leurs collègues françaises et, en l'occurrence, à ceux qui ont trait aux rôles sexués. A force d'échanges et de discussions, elles intériorisent une division des rôles domestiques et parentaux moins dichotomique que celle qui leur servait jusqu'alors de référence. Le second élément se joue dans l'enceinte même du foyer familial. Lorsque les femmes actives élèvent seules leurs enfants, elles sont contraintes de sortir des limites de leur rôle sexué ; Elles participent donc à l'affaiblissement des barrières de genre. Lorsqu'elles trouvent un conjoint, leur contribution financière au fonctionnement du foyer vient interroger la place et le rôle de chacun. Dès lors qu'elles empiètent sur le rôle traditionnellement imparti à l'homme, elles revendiquent plus ou moins explicitement le droit de bénéficier d'une part des avantages liés à ce rôle et se détachent de certaines obligations sexuées.

Lors des entretiens menés aux côtés de couples, les femmes actives n'hésitent pas à s'exprimer, se raconter et donner leur avis. *A contrario*, les femmes au foyer restent presque systématiquement en retrait et silencieuses, ne prenant que rarement part à une conversation qui pourtant les y invite. Le sentiment de plus ou moins grande légitimité que ces attitudes traduisent est lisible à d'autres occasions. Les femmes professionnalisées de longue date sont les seules qui s'autorisent à prendre la parole publiquement, dans le cadre d'associations ou de fêtes culturelles par exemple. Les autres sont soit absentes, soit particulièrement discrètes. Elles ne sont pas désinvesties de l'espace "communautaire", mais s'y cantonnent à l'élaboration de plats ou à la confection de vêtements traditionnels. Lorsqu'elles se marient en France, les femmes actives sont également plus promptes que leurs homologues inactives à demander l'aide de leur époux. Ce sont par ailleurs les seules qui disent veiller à ne pas trop distinguer leurs exigences à l'égard des filles et garçons de leur entourage.

Les transformations que ces femmes initient ne se limitent pas à la sphère familiale. Elles contribuent à une normalisation progressive de l'activité féminine, ainsi qu'au rééquilibrage des rôles sexués à l'échelle "communautaire". L'interconnaissance des réfugiés cambodgiens au sein d'une même ville d'installation et la visibilité de ces femmes, à qui les familles les plus démunies peuvent faire appel lorsqu'elles rencontrent un problème, contribuent

Ne pas citer sans accord de l'auteur

conjointement à la diffusion des normes sexuées qu'elles véhiculent. Tout se passe donc comme si ces primo migrantes étaient les figures de proue des transformations de l'ordre sexué que les conditions migratoires habituelles repoussent jusqu'à l'arrivée de la génération socialisée et scolarisée en France. Elles brouillent les frontières qui séparent le masculin du féminin et c'est à l'échelle communautaire que les ajustements qui en découlent dans les représentations et dans la répartition objective des tâches et du pouvoir se distillent.

L'arrivée concomitante des hommes et des femmes et la mise au travail précoce des femmes distinguent l'immigration cambodgienne des immigrations dites "de travail". La domination masculine, bien qu'elle soit traditionnellement établie, est altérée par ce modèle migratoire atypique et le glissement des rôles sociaux et sexués qu'il génère. Dans cette configuration, les réaménagements des rapports de genre sont accélérés. L'immigration cambodgienne offre donc une bonne visibilité des tiraillements identitaires que ces ajustements génèrent.

Des changements à géométries variables

Les réajustements des rôles et des représentations sexués affectent vraisemblablement et les hommes et les femmes. Ce sont pourtant ces dernières qui font l'objet de notre attention. Dans le cadre de notre étude, qui portait sur les trajectoires migratoires des réfugiés cambodgiens, seules les femmes ont mis l'accent sur les tiraillements générés par la déstabilisation de l'ordre sexué. Par suite, nous aurions pu tenter de rencontrer leur conjoint, leur ex-conjoint ou leur père. Mais les relations de confiance inhérentes à l'enquête nous en ont dissuadé.

Les deux portraits de femmes que nous avons choisi de présenter ne s'inscrivent pas, trait pour trait, dans les configurations familiales précédemment décrites. L'une de ces femmes travaille dès son arrivée en France, en dépit de la présence de son époux. L'autre, née au Cambodge, est scolarisée en France. Bien que partiellement distantes des situations idéales typiques que nous avons énoncées auparavant, leurs histoires nous paraissent exemplaires des difficultés qu'engendre le brouillage des frontières de genre. La première femme est une mère de famille partagée entre sa propre éducation sexuée et celle qu'elle souhaite donner à sa fille. La seconde est une jeune fille socialisée entre le Cambodge et la France et qui, adolescente, rêve une émancipation qui s'éloigne à mesure qu'elle devient adulte.

Femme et mère

Momi est une femme élégante, née au Cambodge à la fin des années 1950. Jeune fille de milieu aisé, à 17 ans et tandis que ses sœurs s'engagent vers des études supérieures, elle épouse un homme d'origine modeste, hautement diplômé. Durant la même année, elle accouche de son unique fille. C'est à leurs côtés qu'elle fuit le Cambodge à la fin des années 1970, puis arrive en France.

Après un court séjour en centre de transit, Momi se met rapidement en quête d'un emploi. A l'époque, le bruit circule que l'accès à l'emploi est plus facile pour les femmes que pour les hommes ; Ceci la pousse à chercher un emploi malgré la présence de son époux. Elle obtient un premier poste de femme de ménage, devient ouvrière spécialisée, puis passe chef d'équipe dans une entreprise de la région nantaise. Par le biais de cette activité rapide et prolongée, elle est progressivement sensibilisée aux modes de vie et aux représentations de ses collègues. À leurs côtés, elle apprend à se défendre et à n'être plus en retrait. Son mari n'est pas sans réagir à cette autonomisation ; *«quelque part, il (lui) rappelle toujours que ça lui manque une femme cambodgienne», « une femme parfaite, une femme de maison »*. Afin de ne pas l'affecter davantage, Momi s'évertue à ne délaissier ni les tâches domestiques, ni l'attention

Ne pas citer sans accord de l'auteur

qu'elle lui porte. Elle reproduit les savoir-être féminins valorisés par la tradition cambodgienne pour préserver l'équilibre de son couple ainsi qu'à travers lui, son propre équilibre.

L'éducation de sa fille est plus problématique. Dans son rôle de mère, Momi est partagée. Les exigences qu'elle énonce à l'égard de sa fille font résonance aux tiraillements qui la traversent. D'un côté, elle regrette que sa fille ne soit pas plus extravertie, plus émancipée qu'elle ne l'est – « *Je voudrais que ma fille se débrouille, je voudrais qu'elle sorte, mais c'est elle qui s'est enfermée elle-même, c'est elle qui ne veut pas, elle n'a pas beaucoup d'amis, elle n'est pas sociable* ». Elle la juge trop sage, trop disciplinée et par trop fidèle au modèle de jeune femme discrète et réservée que valorise la tradition cambodgienne. D'un autre côté, Momi n'assume pas les désirs d'émancipation qu'elle nourrit à son égard. Face à ses compatriotes, l'hexis corporelle de sa fille lui semble même trop "francisée". C'est au sujet des alliances matrimoniales que cette ambivalence est la plus saillante. « *Ma fille a quelque chose qui n'est pas normal* » me dit-elle « *c'est des petits trucs, mais les Cambodgiens ça tient à ça, une fille obéissante, une fille bien, elle ne fait pas ça... Si elle voulait un mari français, là je suis la plus heureuse, parce que je sais que ma fille elle n'est pas cambodgienne, elle marche dans la maison ; boum, boum, boum, boum, chez nous une fille parfaite, elle ne marche pas (en faisant du bruit)... Surtout quand j'ai invité les parents de son copain, holà j'en suis malade, j'en suis malade, j'ai dit "ma fille qu'est ce qu'elle fait, qu'est ce qu'elle fait ?"* ». Momi craint que le mariage de sa fille avec un cambodgien soit l'occasion pour elle et son mari d'être mal jugé, considérés comme de mauvais parents. C'est pourtant dans le domaine amoureux que sa fille s'écarte le plus des exigences de ses parents. Comme nombre de jeunes filles socialisées en France, elle considère que les sentiments amoureux relève d'un espace intime et privé.

L'ambivalence dont Momi fait preuve à l'égard de sa fille permet de comprendre que les réajustements de l'ordre sexué ne sont pas sans poser question. Comme elle, les femmes attachées à un idéal sexué qui leur laisserait davantage de place sont, dans un même temps et à leur corps défendant, respectueuses de la tradition cambodgienne. Accepter l'émancipation de sa fille sans condition ni contrôle ou l'affirmer haut et fort exposerait Momi à la critique du groupe communautaire auquel elle demeure affectivement liée. Cela contribuerait aussi à faire perdre la face à son époux. Tous deux risqueraient donc d'être mise au banc d'un groupe d'appartenance précieux, au sein duquel ils trouvent une reconnaissance que la société française leur refuse parfois – « *Quelque part quand je me regarde sur le visage, ça m'arrive, dès fois j'oublie que je suis cambodgienne pour dire que... quand je sors du travail, mais des fois je me fais la remarque que les Français me regardent, je dis « tiens, je ne suis pas comme les Français* ». Momi est donc partagée entre deux modes de croyances, deux registres d'indentification: le premier acquis lors de sa socialisation cambodgienne, le second lors de sa socialisation professionnelle. Ces deux modèles de références sont associés à deux groupes d'appartenance, la société française dans laquelle elle vit quotidiennement et le groupe à caractère communautaire où elle trouve de temps à autre une compréhension qu'elle ne trouve pas ailleurs. Ses deux modèles de références sont donc en perpétuelle tension, et, tour à tour, l'un prend le pas sur l'autre.

Cette trajectoire montre, d'une manière plus générale, l'importance que conservent les rôles sexués pour la communauté, tout autant que les aménagements dont ils font l'objet au sein des familles. Dans la société cambodgienne des années 1970 – celle qui continue de structurer pour partie les modes de pensée des migrants– les femmes étaient les dépositaires de l'honneur familial. De leurs comportements dépendaient la réputation de leur famille et

Ne pas citer sans accord de l'auteur

partant, la réussite des alliances matrimoniales sensées unir des familles de renommée équivalente. Les séismes sociaux qui, ces trente dernières années, n'ont eu de cesse de traverser le Cambodge participent à l'affaiblissement de ce modèle. Meurtrie, l'institution familiale peine à le prolonger. Les familles exilées en France ne sont pas épargnées par ces troubles. Mais, comme c'est souvent le cas, les migrants semblent ne pas vouloir voir et moins encore face à leurs compatriotes, les transformations qui altèrent le modèle quitté. Ainsi, leur attachement à la tradition sexuée est d'autant plus tenace que celle-ci affecte la sphère publique. A l'abri des regards et des jugements, les accommodements et les compromis sont différenciés et personnalisés. Mais, dès lors que la communauté exerce un droit de regard sur un domaine particulier, la vision normative et traditionnelle s'impose. Tout se passe comme si, les primo migrants craignaient de passer pour de mauvais Cambodgiens, pressés d'oublier leurs origines et leurs références passées. Chacun se garde donc de laisser paraître trop de changements, de sorte que les femmes et les adolescentes sont toujours les garantes de la réputation de leurs parents ou de leurs époux. Leur rôle symbolique demeure essentiel.

Illusions d'adolescente et désillusions d'adulte

Au moment de l'entretien, en septembre 2000, Thydha a 35 ans. Née au Cambodge en 1966 et arrivée en France à l'âge de 7 ans, elle ne garde que peu de souvenirs de son pays d'origine et de sa migration. Son récit montre néanmoins combien l'exil familial et l'équilibre sexué du couple de ses parents ont contribué à sa construction personnelle ainsi qu'au malaise et au doute qui l'habitent depuis quelques années.

En France, le père de Thydha occupe un poste de comptable et sa mère parvient à se faire embaucher par une municipalité. Cette double activité ne les empêche pas d'être en situation de fort déclassement social, ni ne les préserve des difficultés financières. Aux yeux de Thydha, elle n'affecte pas non plus la répartition des rôles sexués de leur couple. Sa mère s'arrange des tâches domestiques, son père, de l'éducation et de la formation intellectuelle de sa fille. D'ailleurs, si l'autorité paternelle est omniprésente dans le récit de Thydha, la figure maternelle n'apparaît qu'au moment où je la fais entrer en scène. D'elle-même, Thydha ne lui accorde que peu d'importance. C'est pourtant la combinaison de cette déchéance sociale et de cette figure maternelle effacée qui contribuent à éclairer son propre parcours.

Comme pour donner sens aux pertes engendrées par l'exil, le père de Thydha oriente toute l'éducation de sa fille vers la réussite scolaire. Sévère, strict et intransigeant, il ne laisse aucune place aux loisirs. Dans un premier temps, cette « *sévérité* » pousse Thydha à réussir. La crainte de décevoir et d'échouer sont des *leitmotifs* efficaces jusqu'au collège. Mais, passé ce stade, lorsque Thydha découvre les modes de vie plus ludiques de ses camarades, cet univers ascétique perd sens. S'entame alors une véritable période de crise. Thydha revendique le droit de profiter des loisirs comme le font tous les jeunes français. Elle ne supporte plus l'éducation paternelle. Elle nourrit désormais l'impression que son père projette sur elle sa quête perpétuelle de reconnaissance, observable chez nombre de migrants, et qu'il la contraint ainsi à se comporter comme une étrangère. Thydha conteste donc cette figure paternelle. Mais elle rejette également la figure effacée de sa mère qu'elle associe à une tradition obsolète, à laquelle elle refuse d'être identifiée.

A posteriori, Thydha pointe cette crise comme un tournant décisif dans sa vie. A partir de cette époque, elle n'écoute plus qu'elle, jeune française bien décidée à rattraper le temps perdu. Les relations nourries avec ses parents se dégradent jusqu'à se rompre. Quant à ses résultats scolaires, ils faiblissent tant et si bien qu'elle échoue à plusieurs examens. Dans un

Ne pas citer sans accord de l'auteur

premier temps, avec son bac pour seul diplôme, Thydha accepte un poste d'ouvrière dans une entreprise de haute technologie. Mais, elle se lasse de ce travail peu valorisant et démissionne, bien déterminée à ne pas travailler quel qu'en soit le prix ; Elle refuse de reproduire la docilité de ses parents et des autres réfugiés d'Asie du Sud Est.

Aujourd'hui, au regard de sa situation, son assurance ploie. Après plusieurs années de demande de formations, de démarches auprès de l'ANPE, au cours desquelles on lui fait comprendre qu'elle ne répond jamais réellement à ce que l'on attend d'elle, Thydha se décourage. Depuis sa démission, elle reste chez elle à s'occuper de sa fille. Elle est désormais femme au foyer, dépendante financièrement de son époux, et occupe une position de retrait comparable à celle de sa mère. L'instruction qu'elle a reçue la lui rend insupportable. Elle se sent seule, reléguée, déconsidérée. Par la place sociale et culturelle dominée qu'elle lui confère, la société française qui semblait l'inciter à l'émancipation sexuelle renforce la visibilité de la domination de genre et la rend intolérable. Son échec social la plonge dans une réelle crise identitaire dont les fondements sont aussi bien sexués que culturels. Thydha ne sait dorénavant plus très bien ni où se placer, ni comment agir.

« Je suis comme ça, entre deux feux. Mon malheur peut-être c'est d'avoir été à l'école et puis, comment dire et en second de travailler, c'est important aussi. (...) Plus on connaît des choses plus on a envie d'être libre, de s'émanciper, de se libérer de tout ça, c'est difficile (...) J'accepte mal (ma situation). Certaines femmes, bon, parce qu'elles ont des enfants, elles sont à s'occuper, elles font naître les enfants comme ça, et puis elles s'en occupent. Ça leur prend tout leur temps. C'est un rôle très bien défini ; C'est vrai deux ou trois enfants et puis ça occupe, ça prend des années. Mais quelque part je ne veux pas des enfants pour uniquement que je m'en occupe. Il faut que je les assume. Si je ne suis pas dans la capacité moi-même personnellement... je veux être capable moi-même d'assumer la vie et l'avenir des enfants d'abord. J'ai été influencée, j'ai vécu comme une petite française, ces idées-là sont en moi qu'est ce que vous voulez ? Je vis ici depuis si longtemps, j'ai grandi ici (...) Tout ce que j'essaie de dire c'est que tout ce que j'ai vécu est là. Mais au regard des autres (de la société française) je ne suis pas différente de ceux par exemple qui viennent d'arriver. Moi je le ressens comme ça. Je n'ai pas plus de chance, ni plus de... plus de chance d'être intégrée ou plus d'atouts, ou plus d'autres choses, je suis toujours, j'ai toujours la même peau, j'ai toujours les mêmes yeux... et j'ai du mal, beaucoup de mal à faire accepter ce que je voudrais demander...J'ai l'impression de ne pas (être) acceptée, même en ayant vécu toutes ces années ici, il manque quelque chose, je ne sais pas quoi. Peut-être parce que comme je vous ai dit, je manque de recul et je ne sais plus garder mes distances sans faire exprès, j'ai l'impression que c'est ça, pourquoi j'échoue tout le temps, deux ans et demi de chômage, c'est ce côté-là aussi, c'est complètement le rejet. Moi je pourrais parler, m'exprimer correctement tout ça, si on me demande de le faire, je pourrais le faire. Mais ça ne suffit pas. J'ai le regret de dire que ça ne suffit pas pour convaincre que je peux m'intégrer dans la société française. C'est qu'il y a quelque chose qui manque ou alors c'est qu'il ne suffit pas de bien parler le français, ou je m'exprime mal ou, pas clairement, je n'explique pas clairement ce que je veux. »

La trajectoire de Thydha montre une facette douloureuse des tiraillements identitaires que les promesses d'émancipation sexuelle peuvent engendrer lorsque les conditions sociales de leur mise en œuvre ne sont pas accomplies (N. Guénif Souilamas, 2000). En allouant aux cultures étrangères la place de la tradition et de l'ancien par rapport à la modernité qu'incarnerait la France, la société française repousse les porteurs de la tradition quittée au rang de vieilleries pérennes. La culture d'origine est considérée comme figée, oppressante et rétrograde et semble, de surcroît, empêcher toute forme d'intégration. Affublée de tous ces présupposés

Ne pas citer sans accord de l'auteur

ethnocentriques qui figent une réalité mouvante, la culture d'origine s'apparente à un fardeau dont les jeunes et les femmes devraient, pour être intégrés, se délester. Lorsque ayant cru à ce modèle libérateur, les femmes et les jeunes femmes se sont mises au banc de leur "groupe communautaire" et qu'*in fine*, elles découvrent qu'elles n'ont pas, malgré leur volonté, les moyens sociaux de leur émancipation, c'est leur propre personne qu'elles déprécient.

Conclusion

Un modèle familial traditionnel affaibli par le régime des Khmers rouges, des unités familiales éclatées durant de longues années et l'arrivée de certaines femmes veuves ou chargées de famille, sont autant de raisons qui concourent à comprendre que les transformations de l'ordre sexué quitté sont accélérées dans le cadre de l'immigration cambodgienne. Les femmes sont plus massivement actives. Elles importent donc, consciemment ou à leur corps défendant, des changements dans l'équilibre des couples, des familles et, plus largement, du groupe communautaire.

D'une manière générale, l'accès au travail de longue durée offre aux femmes la possibilité de brouiller les frontières de genre et, partant, de s'introduire et de prendre place dans certains espaces (publiques, éducatifs, associatifs) masculins. Pour autant, ces femmes ne rejettent pas l'ensemble des références sexuées par lesquelles elles ont été socialisées durant leur enfance. Elles aménagent de nouveaux équilibres nourris de modèles cambodgiens et de modèles puisés dans leur socialisation professionnelle française. L'équilibre qu'elles parviennent à redéfinir est précaire. Les relations conjugales et intergénérationnelles le menacent régulièrement.

Pour les jeunes filles socialisées entre la France et le Cambodge, les tiraillements semblent plus douloureux encore. En réponse aux incitations d'intégration de la société française, elles vont parfois jusqu'à rejeter et la tradition et ses porteurs. Lorsque leur projet d'émancipation aboutit, les liens intergénérationnels peuvent se renouer. Mais ces jeunes femmes n'ont pas toujours les moyens sociaux de cette émancipation. La société française semble parfois leur refuser le statut de jeunes femmes intégrées qu'elles revendiquent, en les rappelant à leur étrangeté et à l'obligation d'hyper correction sociale qui y est attachée. Une telle situation a des effets désastreux puisqu'elle va jusqu'à faire douter ces jeunes femmes de leur propre intégration.

Enfin, l'exemple cambodgien éclaire un dernier élément. Bien que désireux de s'intégrer en France, les Cambodgiens refusent d'abandonner l'ensemble des traditions quittées et le cadre communautaire exacerbe ce refus. Il joue le rôle d'un garde-fou censé freiner une "francisation" trop précipitée, lorsque celle-ci affecte la cohésion du collectif. Tandis que chaque famille sait pertinemment que son fonctionnement n'est plus identique à celui qu'elle avait avant sa désinstitutionnalisation au Cambodge, que parents et enfants puisent dans leur environnement scolaire ou professionnel de nouvelles manières d'être et de faire, face à leurs compatriotes, les adultes se défendent d'oublier leurs racines et les femmes, « *d'avoir perdu la tête* ».